

Créola Thénault-Băltărețu

Note de lecture de

François Rastier, *Faire sens, De la cognition à la culture*,

Classiques Garnier, 2018, 261 p.

Résumé :

S'inscrivant dans un contexte de renouvellement paradigmatique, l'ouvrage récent de François Rastier intitulé *Faire sens* (2018) est significativement sous-titré *De la cognition à la culture*. S'appuyant sur une méthodologie dynamique (théorie de l'action ou *praxéologie*), faisant œuvre de synthèse de ses propres ouvrages précédents, notamment *Sémantique et recherches cognitives* (1991), *Arts et sciences du texte* (2001), *Saussure au futur* (2015), tout en faisant recours à l'histoire des idées et à l'épistémologie, François Rastier se propose « d'illustrer la dimension critique des sciences de la culture » pour esquisser des directions de recherche et ainsi donner *forme* et *sens* au nouveau paradigme scientifique tel qu'il a été projeté dans ses *Écrits* autographes par Ferdinand de Saussure. Une nouvelle conceptualisation du langage et de la pensée en découle.

Mots-clés : sens, cognition, culture, praxéologie, langage et pensée, Ferdinand de Saussure.

Abstract :

Inscribed in the context of a paradigmatic renewal, François Rastier's recent work entitled *Faire sens* (2018) is significantly subtitled *From cognition to culture*. Based on a dynamic methodology (theory of action or *praxeology*), synthesizing his own previous works, notably *Semantics and cognitive research* (1991), *Arts and Sciences of Text* (2001), *Saussure to the Future* (2015)), while making use of the history of ideas and epistemology, François Rastier proposes "to illustrate the critical dimension of the sciences of culture" to outline directions of research and thus give *form* and *meaning* to the new paradigm scientific as it was projected in his autograph *Writings* by Ferdinand de Saussure. A new conceptualization of language and thought follows.

Keywords : meaning, cognition, culture, praxeology, language and thought, Ferdinand de Saussure.

Introduction

Dans les années 1990, la véritable pensée de celui que Rudolf Engler comparait à un Phénix de la linguistique semble connaître, sinon une renaissance, au moins un véritable regain d'intérêt. On parle de « retour à Saussure », d'un « intérêt renouvelé pour la pensée de Saussure », mais aussi de « renaissance » et de « la nature révolutionnaire des idées et des concepts introduits par Saussure » ; bref, de la naissance d'« un nouveau paradigme en linguistique » : une sémantique interprétative du sens en contexte ou *sémiologie* (selon les termes de Saussure) ; en d'autres termes, un paradigme des sciences de la culture. La renaissance saussurienne s'amorce alors dans des ouvrages à la fois soigneux philologiquement et ressortissant à des cadres de pensée clairs et amples, qui œuvrent à dissiper les malentendus dus à l'illusion d'optique créée par les rédacteurs du *Cours* de 1916. Tels sont par exemple les ouvrages de Simon Bouquet (1997), Johannes Fehr (1997) et Arild Utaker (2002).

C'est dans un tel contexte de renouvellement paradigmatique que s'inscrit également le récent ouvrage de François Rastier intitulé *Faire sens* (2018) et significativement sous-titré *De la cognition à la culture*. S'appuyant sur une méthodologie dynamique (théorie de l'action ou *praxéologie*), l'auteur fait œuvre de synthèse de ses propres ouvrages précédents, notamment *Sémantique et recherches cognitives* (1991), *Arts et sciences du texte* (2001), *Saussure au futur* (2015). Tout en faisant recours à l'histoire des idées et à l'épistémologie, François Rastier se propose « d'illustrer la dimension critique des sciences de la culture » pour esquisser des directions de recherche et ainsi donner *forme* et *sens* au nouveau paradigme scientifique tel qu'il a été projeté dans ses *Écrits* autographes par Ferdinand de Saussure. Une nouvelle conceptualisation du langage et de la pensée en découle.

*

En partant de la critique de la division traditionnelle de la notion de « signe » dans ses définitions matérielle et conceptuelle, le but de l'ouvrage est d'illustrer la dimension critique des sciences de la culture : « Comment mettre fin à cette division pour tenir compte de la diversité des langues et des cultures ? » (p. 7). Telle est la question de départ.

Cherchant à dessiner les contours d'une sémantique restant selon lui jusqu'à présent imprécise, François Rastier veut clarifier le statut de la connaissance dans les deux champs disciplinaires qui se partagent sans reste l'étude du *sens*. Dès l'introduction du livre, ce problème est clairement posé : d'un côté, les recherches cognitives jouissant du prestige des sciences « dures », mais dont la conception de la connaissance reste floue car elles hésitent entre « gnoséologie » et « épistémologie » (p. 10) ; de l'autre côté, les sciences de la communication dont la théorie de la connaissance se fonde sur une ontologie. Pour avancer il faudrait, selon François Rastier, que les sciences cognitives et la sémiotique rompent avec les postulats véhiculés par la philosophie du langage de tradition scolastique.

En effet, alors que l'universalisme, les théories du langage instrument, de la référence, de la nature sémiotique des idées ont été dépassés en pratique par la linguistique dès le début du XIX^e siècle lorsqu'elle se constitue en science, le cognitivisme orthodoxe, ainsi que la sémiotique contemporaine continuent à traiter de la connaissance, de la référence et des états de choses comme s'ils étaient des entités données et qui n'auraient pas à être constituées de manière

critique. L'auteur déplore l'idée que la tradition de l'ontologie philosophique « prime l'être sur le faire » (p. 11). Constatant que les sciences cognitives gagent leur(s) connaissance(s) et signification(s) sur une théorie de l'être au lieu et place d'une théorie de l'action, l'auteur affirme : « Nous avons besoin d'une théorie de l'action et plus généralement des pratiques où s'élaborent les connaissances, car connaître c'est apprendre au sein d'une pratique sociale. » (p. 11).

Il faudrait donc en finir avec le paradigme ontologique d'origine aristotélicienne pour relativiser les propositions universelles sur le signe, la signification, l'esprit humain, etc. Pour ce faire, l'auteur désire émanciper la sémantique philosophique des thèses universalistes sur le langage pour la redéfinir comme une sémiotique générale des langues. Celle-ci sera (re)fondée sur une *praxéologie* historique et comparative et son but sera de décrire le processus d'« élaboration du sens par des chaînes de transformation au sein des performances sémiotiques » (p. 8).

*

Sommée de choisir entre deux pères fondateurs, la sémiotique générale se trouve dans les années 1960 devant un choix cornélien. Faut-il choisir un père philosophe et métaphysicien : Peirce ? Faut-il choisir Saussure, un père linguiste qui par saine horreur de la philosophie et de la métaphysique se garde de toute croyance et ontologie ? Or, ce choix est capital pour l'avenir de la sémiotique. La sémiotique n'est pas une discipline parmi tant d'autres : à cet égard, dans les années 1970, l'échec des tentatives de Greimas et d'Umberto Eco pour imposer la sémiotique comme discipline autonome paraît révélateur. L'auteur argumente en faveur d'une conception générale ou « fédérative » de la sémiotique : « un corps théorique et un organon méthodologique pour l'ensemble des sciences de la culture. » (p. 12).

Ainsi, pour se (re)constituer, la sémiotique devrait satisfaire à quelques conditions : i) *échapper à l'universel*, car la sémiotique n'est pas universelle mais comme la sémiologie saussurienne « une discipline générale » (p. 12) ; ii) *échapper à la transcendance du social*, car « l'esprit humain ne se résume pas à l'individu et le sujet linguistique est social » (p.13) ; iii) *ne pas échapper à l'histoire*, car « les cultures se meuvent dans un temps historique particulier, celui, non métrique de la transmission » (pp.13-14) ; iv) *échapper à l'axiomatique*, car à l'inverse du programme de naturalisation du sens des sciences logico-formelles et des sciences de la vie, la sémiotique ne traite pas du langage mais des langues qui « sont des créations collectives continuées chaque jour [...] des objets culturels produits au sein des pratiques sociales qui appartiennent à l'histoire » (p. 14).

Alors qu'elle doit ses principales catégories à la logique, toujours fondée sur une ontologie et sur le rapport du signe avec le référent, la sémiotique devrait *sortir du régime spéculatif*. Elle devrait donc, pour ne plus être une « simple branche de la logique » (p. 15), quitter le secteur de la philosophie et suivre la voie de Saussure qui, projetant sa refondation à partir de la linguistique historique et comparée, s'est « rebellé contre le référent, renvoyé à la métaphysique » (p. 15). De fait, en la définissant comme « l'étude des signes et de leur vie *dans les sociétés humaines* » (p.16, soulignement de l'auteur), Saussure lui donne clairement le statut de science de la culture.

En effet, depuis la découverte en 1996 du manuscrit de Saussure intitulé *De l'essence double du langage*, la relecture du corpus saussurien et la problématique de la diversité culturelle engagent la sémiotique à suivre cette voie fédérative de manière à en faire « un organon général des sciences de la culture » (p. 18), voie qui est la « seule capable de décrire les interactions entre les différentes sémiotiques d'une part et d'autre part de conduire à un programme épistémologique commun aux sciences de la culture. » (p. 19).

Aussi, pour suivre la voie fédérative de la sémiotique des objets culturels, François Rastier articule sa réflexion à partir de quelques principes généraux : i) l'extension de la problématique interprétative à toute espèce d'objet culturel (p. 19) ; ii) la fondation anthropologique de la typologie et de l'analyse des objets culturels (p. 19) ; iii) la considération de la sémiotique des objets culturels comme base de l'ensemble des sciences de la culture. (p. 20).

Relevant de différents niveaux de réflexion (gnoséologique, épistémologique et théorique) ces propositions impliquent : i) au niveau gnoséologique, de rompre avec le postulat que la connaissance est une représentation de la réalité, pour la considérer comme un « faire », une *pratique* de la critique (p. 21) ; ii) au niveau épistémologique, de caractériser et d'individualiser des objets culturels (p. 21) ; iii) au niveau théorique, de rompre avec toute prétention *a priori* d'axiomatisation et de formalisation pour rendre compte de la complexité des objets culturels (p. 21).

*

Traditionnelle dans la philosophie occidentale, la séparation entre langage et pensée se poursuit dans les recherches du paradigme cognitiviste ainsi que dans la sémiotique générale, gagée sur une ontologie généralisée. La critique saussurienne de l'ontologie occidentale mène François Rastier à affirmer le primat d'une praxéologie ou sémantique interprétative promouvant une reconception de la notion du « signe » et donc du langage et de la cognition. Or, comme on va le voir plus en détail, cette conception renouvelée de la langue et de l'objectivité spécifique des signes linguistiques a de grandes conséquences pour la compréhension et la description de toutes les autres sortes de signes. Ainsi considérée, la sémiotique ne sera plus une science de la culture parmi tant d'autres, mais un programme fédératif intéressant l'ensemble des sciences de la culture.

Brièvement, l'ouvrage de François Rastier pourrait se résumer comme s'articulant autour d'une grande question, marquant la fin du règne de l'ontologie : 1. *Comment mettre fin à la division du signe ?* (cf. PREMIÈRE PARTIE : SCIENCES COGNITIVES, SENS ET SIGNES, pp. 37-83) et d'une réponse solidement argumentée, visant le (re)fondement de la sémiotique : 2. *La voie de Saussure*. (cf. SECONDE PARTIE : RETROUVAILLES DU LANGAGE ET DE LA PENSÉE, pp. 97-244). Cette voie saussurienne quelle est-elle ? Voyons tout d'abord ce qu'il en est de la division du signe.

1. La fin de l'ontologie : comment mettre fin à la division du signe ?

Dans la première partie de son ouvrage, François Rastier fait part d'inquiétudes à l'égard de la sémantique. Il s'étonne qu'actuellement en linguistique il règne un « conformisme » et une « amnésie déconcertante » (p. 38). En effet, il est facile de remarquer que les études de sémantique ainsi que les théories sémantiques sont rares et semblent renvoyer au néant toute sémantique linguistique qui ne serait ni logiciste ni mentaliste. Ainsi par exemple, comme elle n'est ni vériconditionnelle, ni mentaliste, la sémantique de tradition saussurienne n'est guère prise en compte par Eco. Car force est de le constater, jusqu'à Saussure et même après, la sémantique a toujours été et elle reste « cognitive ».

L'auteur rappelle les deux courants qui se partagent l'étude du sens. D'un côté dans le cognitiviste orthodoxe (cf. Chomsky, Fodor, Pylyshyn, Pinker, etc.) et la sémantique est logique (ou formelle) ; de l'autre côté, dans le cognitivisme évolué ou continental, on élabore une sorte de phénoménologie et l'on conteste la sémantique formelle au profit d'un mentalisme généralisé (cf.

Lakoff, Langacker, Johnson, Turner, etc.). En somme, « l'objectif commun à tous les paradigmes cognitifs consiste à remonter du langage vers la pensée et de l'expression au concept ». (p. 81).

Comme les conceptions du sens dépendent des théories du signe, l'auteur en vient à détailler la « sémiotique du cognitivisme » (p. 42). Combien de types de signes y a-t-il dans le cognitivisme ? « Les types de signes reconnus par le cognitivisme se limitent de fait à deux : les *signaux* et les *symboles* » (p. 42). En somme : i) il ne s'agit pas de « *signe linguistique* » (au sens saussurien) mais simplement de *symboles (logiques)* (p. 44) ; ii) on fait économie de l'*interprétation* (pp. 46,48, 50) ; bref, tout simplement iii) le *sens* est éludé (pp. 45, 48) au profit de la syntaxe. Il s'ensuit paradoxalement une « naturalisation du sens » qui n'a pas de « sens » puisque ces « symboles ont une syntaxe mais pas de sémantique propre » (p. 48). N'ayant pas de sémantique, ils n'ont pas d'interprète non plus, et le problème herméneutique de l'interprétation se trouve ainsi une fois de plus éludé : « Comme le cognitivisme lie son programme de sens à son objectif affirmé de sortir du cercle herméneutique, il origine ainsi le sens dans une machinerie syntaxique en supprimant par là le problème de l'interprétation. » (p. 50). C'est ainsi qu'a lieu le « drame » de la « division » du signe, perpétuant depuis des millénaires la « tradition dualiste qui sépare le contenu mental de l'expression » et le langage de la pensée. Pour bien comprendre le « dualisme profond » du langage, il suffit de citer ici Saussure :

Le dualisme profond qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental ; c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir. Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait « physique » du son par opposition au fait « mental » de la signification. Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre ; il y en a un second, extérieur, où n'existe plus que le « signe », mais à cet instant le signe réduit à une succession d'ondes sonores ne mérite pour nous que le nom de figure vocale. (*ÉLG*, pp. 20-21).

Or, à partir des années 1970 et jusqu'aux années 1990 on a cru déceler trois moments principaux de crise du cognitivisme (principalement du cognitivisme classique dérivé de Chomsky), une « rupture » au sein même du cognitivisme (critique venant essentiellement du cognitivisme continental) :

La linguistique cognitive actuelle privilégie la sémantique, alors même que Chomsky l'excluait jadis de la grammaire en posant que l'y inclure reviendrait à « faire une grammaire en voulant connaître la couleur des cheveux des locuteurs » (1957, p. 106). Au début des années 1970, la sémantique générative a contesté la centralité de la syntaxe et délaissée les représentations logiques pour recourir à des notions psychologiques, souvent d'ascendance philosophique : les formes, les schèmes, les prototypes, etc. Au milieu des années 1980, les grammaires cognitives, celle de Langacker notamment, ont reconnu le caractère sémantique de la syntaxe et proposé des figurations continuistes en traçant des dynamiques dans un espace abstrait. Enfin, au milieu des années 1990, les grammaires de construction ont posé de façon explicite le problème du rapport entre « forme » et « sens », disons entre expression et contenu. (p. 88).

Aussi, non seulement la centralité de la syntaxe est à présent contestée, mais l'on privilégie la sémantique ; en reconnaissant le caractère sémantique de la syntaxe, les grammaires de construction posent de façon explicite le rapport entre la forme et le sens, bref le problème de la *sémiosis*.

Toutefois, cette critique reste au fond tributaire des conceptions qu'elle conteste à la surface. Bref, si « rupture » il y a, il ne s'agit là comme l'affirme l'auteur que d'une « *rupture inaboutie* » (p. 88). Car la linguistique cognitive se trouve affrontée de facto à un triple déficit : d'abord un i) *déficit épistémologique* : n'ayant pas de protocole d'expérimentation qui lui soit propre elle se contente d'un discours général sur la cognition et ses relations avec les autres disciplines, principalement la psycholinguistique restent floues (p. 89) ; ensuite ii) un *déficit méthodologique*, puisque l'on n'y trouve aucun processus méthodologique d'objectivation (p. 89) ; enfin iii) un *déficit empirique*, car au lieu d'objectiver de nouveaux observables par une méthodologie critique, elle n'a de cesse de subjectiver ses propres notions dans « la tête du locuteur » (p. 89).

Devant ces constats l'auteur constate l'impuissance dans les faits de la linguistique cognitive :

- (i) Elle ne peut penser la dualité sémiotique contenu/expression, car elle doit privilégier le sémantique, identifié au conceptuel. (ii) Corrélativement, elle ne peut penser l'expression, car elle serait engagée à renouer avec la philologie et à tenir compte des documents (sonores ou graphiques), dont la complexité lui échapperait. (iii) L'empan des observables, comme dans la grammaire traditionnelle, ne dépasse pas la phrase, car l'unité des traditions logique et grammaticale a été scellée dans l'analyse des propositions catégorématiques (p. 93).

En raison de son programme d'explication/détermination de la langue par la pensée, lié à son principe de la détermination du sens sur la forme, la linguistique cognitive reste souvent inopérante ; ses résultats traduisent divers déterminismes, « linguistique », « génétique », voire « ethnique ». Dépourvue de protocole d'expérimentation, sans méthodologie probante, ni résultats empiriques satisfaisants, la linguistique cognitive se voit ainsi obligée de délaisser sa base théorique. Il conviendrait donc d'abandonner son programme naturalisant et jamais véritablement remis en question. Il faut donc proposer une « alternative globale » (p. 93), ce à quoi l'auteur s'attache dans la deuxième partie de son livre.

2. Pour une refondation de la sémiotique : la voie de Saussure.

François Rastier rappelle comment depuis des millénaires, deux conceptions du « signe » prédominent dans la tradition occidentale : d'une part, une conception référentielle héritière du « modèle aristotélicien du signe », dans laquelle le concept (ou le signifié) et le signe (ou le signifiant) sont séparés par leur appartenance à deux niveaux de réalité : interne (mentale ou intelligible) vs externe (physique ou sensible) ; d'autre part, une conception inférentielle héritière du « modèle augustinien du signe », dans laquelle le signe antécédent était séparé du terme conséquent duquel on inférait le sens. Or, ces conceptions soulèvent selon François Rastier deux obstacles épistémologiques majeurs devant le projet scientifique saussurien qui est celui de réunification de la linguistique : le problème de « la référence du signe » et le problème de « la vérité de la proposition » dont l'aboutissement est un « atomisme » et un « dualisme » universels.

Pour en finir avec « l'atomisme » sémantique (figeant et isolant le signe dans son identité à soi) et le « dualisme » sémiotique (séparant la matière de l'esprit), conceptions qui se sont maintenues dans le positivisme logique et le cognitivisme orthodoxe de nos jours, François Rastier rappelle que Saussure, par sa théorie des dualités et de la différence, a définitivement rompu avec l'ontologie occidentale du « mot » ou du « signe ». Là où le cognitivisme moderne échoue, la rupture saussurienne est pleinement aboutie : « Saussure a rompu décisivement avec

toute conception ontologique du mot et plus généralement du signe linguistique comme entité discrète et récusé tout dualisme dans sa théorie des dualités. » (p. 100).

Le « modèle saussurien du signe » sera ainsi présenté comme une alternative à ces deux modèles puisque les deux séparations ne sont plus de mise, et que les deux plans de la réalité sémiotique se trouvent indissolublement liés. De fait, le « signe saussurien » n'ayant rien d'un donné, on ne peut plus isoler aucun signifiant ni *a fortiori* aucun signifié qui soit « pur » : « La sémantique dépend ainsi de la théorie des unités linguistiques, puisque le signifié n'a pas plus d'autonomie que le signifiant et que seules les mises en relation entre plans du langage permettent de qualifier les signes comme tels » (p. 101). Le signe saussurien se définit alors non simplement par l'appariement d'un signifiant et d'un signifié, mais encore par des relations contextuelles et textuelles avec d'autres signes, si bien que son identification est le résultat et non le point de départ d'une interprétation. C'est ce que nous montre clairement l'auteur à partir du troisième cours de linguistique générale (cf. Le cahier de Constantin, Komatsu, 1993, p. 301-302) en dénonçant les simplifications des rédacteurs *Cours* de 1916 qui réduisent le signe saussurien à la simple union du « concept » avec « l'image acoustique ». En effet, dans la leçon du 12 Mai de 1911 Saussure pose une double relation sémiotique fondamentale, en posant d'une part cette relation :

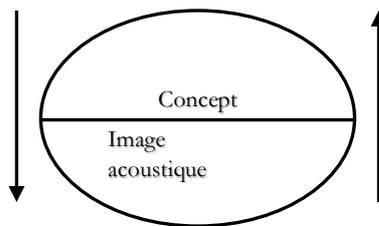


FIG. 1 – Le signe dit « saussurien » (p. 101).

Celle-ci, suivie immédiatement pour la compléter de cette autre relation, mais absente dans le *Cours* de 1916 :

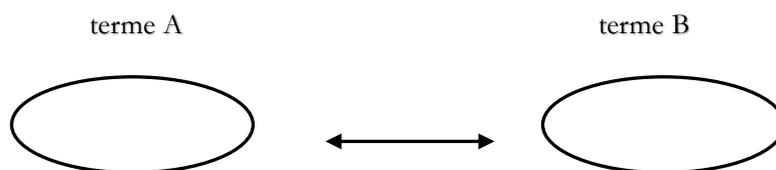


FIG. 2 – Le principe de contextualité (p. 101).

La théorie saussurienne du signe dyadique bouleverse la conception triadique – « référentielle » – de l'ontologie sémiotique occidentale, pour poser la fondation d'une linguistique de valeurs pures. Or, la nécessité de ne pas penser séparément les deux « faces » du signe revient à une déontologisation, non plus seulement par suppression du « référent », mais par suppression des objets conceptuels eux-mêmes désignés par signifiant et signifié : « Ces deux relations sémiotiques – affirme Rastier –, sont indissolubles, car un signe n'est déterminable qu'en contexte par l'identification corrélative de ses deux " faces " » (p. 101). *In fine*, le signifié n'est pas une valeur du signifiant, ni le signifiant une valeur du signifié – quand bien même, dans ses leçons, le professeur aura parfois recours à cette présentation par simplification – : c'est le signe bifacial en

lui-même qui détermine une valeur ; en d'autres termes, comme le dit Rastier c'est « le signe qui détermine chacune de ces faces. » (p. 102). En occultant ce caractère du signe, posé par Saussure comme fondamental, le *Cours* aura ouvert la porte à toutes les confusions et à toutes les apories, entre autres liées à l'arbitraire, mais aussi comme le souligne Rastier, au binarisme jakobsonien :

Par sa théorie des dualités, Saussure contredit ainsi le binarisme jakobsonien qui fut un des péchés mignons du structuralisme dans années 1960. En effet, les dualités n'opposent pas un terme à un autre, mais un terme au couple qu'il forme avec l'autre. Chacun forme une dualité avec le tout qui le contient.

[...]

En bref, le signifiant et le signifié ne sont pas des entités différentes, mais consistent en la même entité, décrite de deux points de vue complémentaires. La sémiotique n'est pas un simple appariement entre signifiant et signifié pris isolément, car chacune des deux faces du signe se définit en se distinguant du signe tout entier [...] (p. 102).

Ainsi, selon l'auteur, la sémiotique permet-elle de fonder la sémantique, car conformément au principe herméneutique de détermination du local par le global, la détermination du signe commande celle des parties : « Ce n'est après tout qu'une conséquence du principe herméneutique que le global détermine le local, comme du principe structural que les relations déterminent les entités » (p. 102). En d'autres termes, non seulement les « termes », les « mots », les « signes » n'ont aucune existence propre indépendante des différences qui les délimitent mais « la contextualité (c'est-à-dire, *in fine* la textualité) détermine la sémiotique et un mot n'est qu'un passage de texte. » (p. 101).

La critique saussurienne de l'ontologie occidentale mène ainsi à affirmer le primat d'une « praxéologie » : une reconception de la notion du « signe » et sa relation à ses voisins à partir de son remplacement par les notions de « passage » et respectivement de la « sémiotique », notions revisitées à partir des manuscrits de Saussure nouvellement découverts. Partant, « le signe » nouvellement conçu n'est qu'un « moment stabilisé d'un parcours interprétatif » conduisant à un modèle (con)textuel du signe. Conséquence d'un croisement entre deux sémiotiques : une sémiotique verticale (allant de signifiant en signifié) et une sémiotique horizontale (allant de signe en signe), la redéfinition de « l'unité linguistique » à partir de ce que l'on pourrait appeler la dualité de la sémiotique au sein d'une pratique énonciative et interprétative fait du « signe » une action procédant de la production-interprétation d'un texte en tant que performance sémiotique normée par un genre et un discours :

La redéfinition du "signe" comme *passage* permet ainsi de considérer les unités textuelles comme des moments stabilisés dans des séries de transformations textuelles et intertextuelles, rapportées aux discours, champs génériques, genres et styles. Les sémiotiques résultent alors d'appariements entre fonds sémantiques et expressifs d'une part, entre formes sémantiques et expressives d'autre part ; comme au sein de chaque plan (contenu et expression), entre formes et fonds (p. 137).

La reconception rastierienne du signe linguistique s'appuie sur ce passage de Saussure : « [...] vous n'avez plus le droit de diviser, et d'admettre d'un côté le mot, de l'autre sa signification. Cela fait tout un. – Vous pouvez seulement constater le kénôme \cap et le sème associatif \supseteq » (*ÉLG*, Kénôme, p. 93). L'auteur propose ainsi de substituer la monade sémiotique du *Cours* de linguistique générale, qui figurait le signe linguistique par une ellipse, dérivée de la forme circulaire que l'on attribuait, depuis Parménide et Platon en passant par Simplicius, avec sa « vérité bien ronde » et Leibniz avec sa « monade clivée », jusqu'à la « boule topologique » de René Thom, à la rotondité du concept représentant celle de l'ÊTRE, par cette figure du *passage* représentant le modèle (con)textuel du signe :

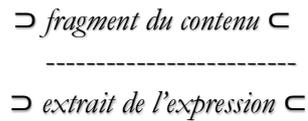


FIG. 6 – Le passage [\subset : ouverture vers le contexte], p. 118.

Ainsi « au plan du signifiant, le passage est un *extrait*, entre deux blancs s’il s’agit d’une chaîne de caractères ; entre deux pauses ou ponctuations, s’il s’agit par exemple d’une période. Au plan du signifié, le passage est un *fragment* qui pointe vers ses contextes gauche et droit, proches et lointains, par des isotopies comme par des récurrences thématiques, dialectiques ou dialogiques. » (p. 118).

Ce modèle contextuel du signe, s’appuyant sur la nouvelle édition des écrits de Saussure éditée par Simon Bouquet, fait ressortir la dualité du signe et sa vacuité, le décroisement du signe sorti de l’achronie et de l’atopie et de la linéarité du signifiant ; bref, il met en lumière la corrélation entre le plan du contenu et le plan de l’expression.

Il resterait cependant cette question ayant notamment égard à la sémiotique : comment se fait l’appariement de l’expression et du contenu du passage ? Pour répondre à cette question, l’auteur s’appuie à nouveau sur les manuscrits de Saussure et appelle en proposant une nouvelle sémiotique dépassant la « sémiotique classique ». Alors que la « sémiotique classique » (ou verticale) pose des relations internes au signe, en revanche la « nouvelle sémiotique » (ou horizontale) propose des relations externes entre les signes. De plus, l’auteur pose le primat de la seconde sur la première : « on pourrait formuler l’hypothèse que la sémiotique classique, définie par ses relations internes entre les faces du signe, reste surdéterminée par les relations contextuelles, tant homoplantes qu’hétéroplanes » (p.105). Pour appuyer cette hypothèse, Rastier cite Saussure et montre chez celui-ci la présence de relations contextuelles hétéroplanes entre les signes ; autrement dit, comment le contexte d’une unité de l’expression peut être une unité de contenu, et réciproquement, comme le suggère cette figure :

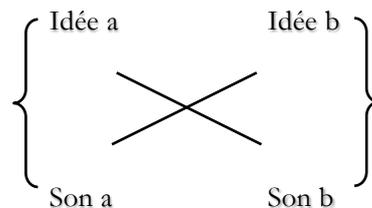


FIG. 4 – La sémiotique contextuelle entre plans, p. 105.

Or, ce schéma inspire à l’auteur ce que l’on pourrait appeler une dualité de la sémiotique, qu’il représente ainsi schématiquement :

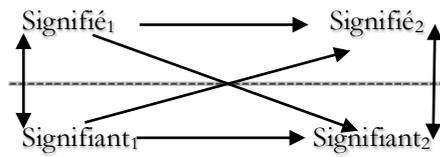


FIG. 5 : Les parcours énonciatifs et interprétatifs élémentaires, p. 89.¹

Cette figure suggère que les relations constitutives du sens comme parcours s'établissent contextuellement tant de manière homoplane, allant de signifié en signifié ; aussi bien que de manière hétéroplane, allant de signifié en signifiant, d'où l'idée d'une dualité de la sémiosis. Cette dualité se traduit également dans la dualité complexe et programmatique que l'auteur propose à partir de l'articulation des notions de *Teneur* (ensemble constitué du triplet [Phore (signifiant) <Sémiosis> Valeur (signifié)], p. 198) et *Portée* (ensemble constitué par le triplet [Point de vue <Éthésis> Garantie], p. 199). Soit un modèle du signe comme objet culturel, représenté par cette figure :

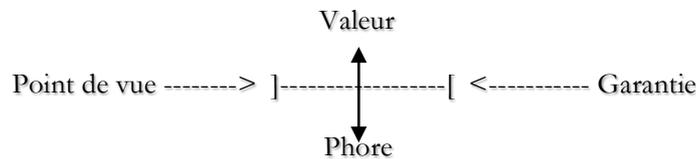


FIG. 23 – Le modèle élémentaire de l'objet culturel, p. 198.

Les deux axes de la sémiosis (axe verticale) et de l'éthésis (axe horizontale) correspondent grosso-modo à la cognition et à la communication. Plutôt qu'une « infusion de la pensée dans le langage » (p. 203) l'auteur propose alors de concevoir la médiation entre la *Teneur* et la *Portée* comme « un cours d'action dans une pratique » (p. 203). Cette relation entre *Teneur* et *Portée* est alors désignée par le terme de *Praxis*, tout en rappelant que « les textes, en tant que performances sémiotiques accomplies au sein des pratiques sociales, relèvent d'une praxéologie et non d'une ontologie. » (p. 204). Soit schématiquement, cette figure :

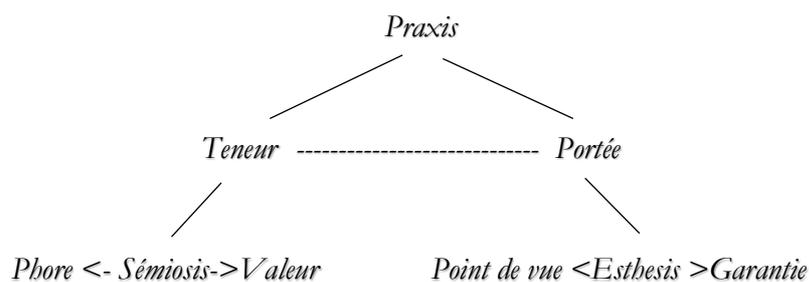


FIG. 25 – La praxis articule la teneur et la portée, p. 205.

¹ Cf. F. Rastier, *Saussure au futur*, 2015.

*

Les enjeux immédiats d'une telle reconception du langage et de la pensée peuvent avoir de multiples applications. Pour cela, l'auteur donne alors quelques orientations/directions qui s'appuient non seulement sur la sémiotique saussurienne, mais aussi sur les acquis de la linguistique générale, ainsi que sur l'anthropologie.

Direction sémiotique. – L'auteur invite la linguistique et plus généralement la sémiotique occidentale à se débarrasser de ses deux principaux préjugés tributaires de la tradition ontologique, principalement : i) le *préjugé réaliste* (p. 194) que fonde toute signification sur la référence à un objet et toute vérité sur un rapport des états de choses supposé connu sur le mode de l'évidence ; ii) le *préjugé dualiste* (p. 194) qui sépare le contenu et l'expression du signe, voire réduit le signe à un pur signifiant du sensible, alors que le contenu est assimilé à un concept qui relève exclusivement de l'intelligible et se trouve délié de toute langue. Il s'oriente alors vers une *sémiosis non dualiste* telle qu'elle a été proposée à partir de Saussure qui exprime une théorie radicalement contextuelle du signe, étayée par la notion de *valeur*, fondement de la sémantique différentielle :

En s'émancipant de la référence, Saussure a pu constituer les signes en domaine d'objectivité propre et rapatrier pour ainsi dire le signifié dans les langues ; dès lors, il devenait possible de réduire le dualisme entre le sensible et l'intelligible, les signifiants n'étant pas de simples corps ou stimuli correspondants, ni les signifiés de simples représentations. Cela imposait de refuser le mentalisme et l'empirisme, unis dans un positivisme logique qui a configuré les sciences du langage contemporaines.

N'étant plus sous la détermination du psychique et du physique, les signes, dans la conception saussurienne, tirent leur efficacité de leurs interrelations et non plus de leurs rapports avec les concepts et des référents. Une théorie radicalement contextuelle du signe s'exprime alors notamment par le concept de valeur, au fondement de la sémantique différentielle. Le signe peut ainsi sortir de sa solitude et le rapport entre ses deux faces, la *sémiosis*, dépendre du rapport entre les deux plans de la langue, concrétisée diversement par les textes. Il devient impossible de s'en tenir à des unités préétablies, car les unités des deux plans ne se correspondent pas terme à terme, ni à l'illusion d'une autonomie de la sémantique, puisque le contexte d'un signifié n'est pas seulement fait d'autres signifiés, mais également d'unités de l'expression. (p. 194).

Directions linguistiques. – Alors que le cognitivisme, dans ses divers courants, ne s'intéressait guère à la diversité des langues, l'auteur invite à reconnaître la spécificité sémantique des langues comme facteur crucial dans la reconception adéquate des langues et des textes. Pour cela la linguistique devrait prendre en compte ces orientations : i) *Limiter l'ambition étiologique* (p. 206) ; ii) *Reconquérir l'expression* (p. 206) ; iii) *Reconcevoir la contribution de la syntaxe à la sémiotique* (p. 207) ; iv) *Étendre l'empan des observables* (p. 209) ; v) *Détailler l'articulation entre linguistique interne et linguistique externe* (p. 210) ; vi) *Redéfinir la cognition* (p. 211).

Direction anthropologique. – La réflexion sur l'objet culturel pourrait favoriser selon l'auteur un « tournant anthropologique », pour cela il faudrait une reconception anthropologique du langage déliée du dualisme matière/esprit et du mentalisme qui lui reste subordonné. Bref : *Reconcevoir les textes comme des objets culturels, les langues comme des performances sémiotiques.* (p. 220).

Ne pas tenir compte de ces directions aura des conséquences non seulement sur l'ensemble des sciences, mais sur l'ensemble de la culture et sur l'homme en général, car comme l'affirme l'auteur : « À travers le signifié, c'est le sens et l'ensemble de la culture qui sont visés » (p. 227). Prenons donc garde, qu'en ce siècle nouveau une affirmation comme celle de Castoriadis dans les

années 1970 définissait l'utopie du siècle comme celle « d'éliminer le sens (et sous une autre forme, d'éliminer l'homme) » (cité par l'auteur, p. 227) ne soit toujours d'actualité ! À cet égard, au lieu d'une statique des signes, il faudra mettre en œuvre ce que l'on peut appeler à l'image de la physique moderne, la dynamique ou l'« énergétique des signes » (p. 235), une « praxéologie du flux » ayant pour but un processus d'objectivation ou individuation pour « *Faire sens* » :

Les révolutions scientifiques, notamment en physique, de la thermodynamique à la théorie quantique, ont ruiné l'édifice de l'ontologie, récusant notamment le concept de substance et le postulant dans la discrétion des objets. Elles ont été réfléchies en philosophie, de Cassirer (dont plusieurs publications portent sur la physique quantique) jusqu'à Simondon, à qui l'on doit une théorie dynamique de l'individuation parfaitement compatible avec les grandes intuitions saussuriennes. À l'objectivité postulée se substitue une objectivation construite dont la description scientifique doit tenir compte pour problématiser ses objets. (p. 233).